

Uxanova (E.VL), U istokov slavjanskoj pis'mennosti

[Aux sources de l'écriture slave], M., Muravej, 1998, bibliogr., 240 p.
ISBN 5-88739-057-3.

Tiré seulement à 2 000 exemplaires, cet ouvrage consacré *Aux sources de l'écriture slave* se rattache par plusieurs traits à la littérature de vulgarisation : langue simple et claire, iconographie abondante, absence de notes, bibliographie réduite à l'essentiel (20 titres). La maison qui l'édite inscrit à son catalogue des titres comme *Les noms des rues de Moscou* ou encore le *Puškin au débotté* [Puškin nepričesannyj] de Leonid Arinštejn. Cet alerte volume est néanmoins construit sur les études fondamentales publiées sur la question (E.F. Karskij, Č. Loukotka, V.A. Istrin, G.M. Proxorov, G.A. Xaburgaev). Archiviste et paléographe, l'A., ajoute à ses talents d'exposition et de synthèse l'apport d'opinions personnelles, toujours fermement argumentées.

L'ouvrage compte six chapitres. Le chapitre I décrit les conditions matérielles et sociales qui étaient celles des Slaves avant l'introduction de l'écriture. Le chapitre II est consacré à la vie et à l'œuvre de Constantin-Cyrille, de son frère Méthode et de leurs disciples. Le chapitre III examine les différentes systèmes d'écriture que pouvaient utiliser les Slaves avant l'invention de l'alphabet par Constantin, ainsi que les deux alphabets (cyrillique et glagolitique) attribués aux deux frères. Le chapitre IV traite de la naissance du vieux-slave comme langue de communication écrite pour tous les Slaves. Le chapitre V nous introduit dans le monde technique de la fabrication des manuscrits. Le dernier chapitre, qui est plutôt une annexe, raconte plusieurs affaires de faux, et en particulier l'imposture du *Livre de Vles*. Cette plongée dans le monde des faussaires paléographes a le rythme d'un roman policier.

L'alphabet slave n'a guère qu'un millier d'ans : le benjamin de la plupart des langues écrites en Europe. Il fut créé tout exprès au milieu du IX^e siècle à la cour

de l'empereur de Byzance Photius par Constantin le Philosophe. Un demi-siècle plus tard apparut un autre alphabet slave. Aujourd'hui, comme on sait, la *Slavia Orthodoxa* utilise un seul alphabet, que l'on appelle « cyrillique » ; l'autre alphabet, dit « glagolitique » n'est plus en usage, et reste révérend comme patrimoine historique dans une partie de la *Slavia Catholica*, à savoir la Croatie ; le logo de l'université de Zagreb, par exemple, est le « myslete », le M glagolitique, initiale du mot *Mudrost'*, la Sagesse, la Sophia. Ce n'est pas dans la *Rus'* que l'écriture s'implanta d'abord, mais aux confins occidentaux du monde slave. L'apparition de l'écriture, comme le montre l'A., est liée à la création d'organisation étatiques centralisées. L'écriture apparaît, en effet, dans les pays slaves, comme résultant directement de l'institution étatique. C'est le pouvoir princier héréditaire qui conduisit simultanément au monothéisme et à l'écriture. Il est intéressant de rappeler que dans la *Rus'* de Kiev, Vladimir, avant d'opter pour le christianisme, avait tenté (vainement) de réduire et hiérarchiser le panthéon païen. Ainsi, l'étape que franchit toute culture nationale en se dotant d'un dictionnaire et d'une grammaire, étape que Sylvain Auroux appelle « grammatisation » et Pierre Swiggers — « mise en grammaire », est elle-même précédée, dans les langues non héritières d'une tradition écrite (comme l'étaient les langues slaves en regard des langues romanes) par ce qu'on pourrait appeler la « littérisation », la « mise en lettres » : événement plus capital encore de l'affirmation nationale. L'introduction de l'alphabet slave servait des buts autant pratiques que spirituels et, à cet égard, il est intéressant d'observer que l'écriture fut employée immédiatement dans l'administration et la justice. En demandant à l'empereur de Constantinople l'envoi de traducteurs en langue slave, le prince de Grande-Moravie Rostislav accomplissait un acte politique de première importance. Contrairement à ce qu'on entend souvent, Constantin (devenu Cyrille quand il prendra l'habit à Rome, peu avant sa mort) et Méthode ne sont pas les « apôtres des Slaves ». La Grande-Moravie était christianisée depuis trente ans quand il y arrivèrent. Même chose pour le premier royaume bulgare, qui l'était dès les années soixante. Le but des deux frères grecs n'était donc pas de convertir des Slaves païens au christianisme, mais bien d'obtenir que la langue slave écrite fût reconnue égale en dignité aux autres langues liturgiques.

L'A. fait le point sur ce que l'on sait aujourd'hui de Constantin et de Méthode, à partir des sources disponibles : la *Vita [Žitie] de Constantin*, qui se démarque du genre hagiographique byzantin ; rédigée en Moravie peu après la mort de Constantin (14 février 869) par un disciple proche ; la *Vita de Méthode*, commencée en Moravie, attribuée parfois à Clément, et qui sera achevée en Bulgarie à la fin du IX^e siècle ; la *Légende de Salonique [Solunskaja legenda]* ; l'étonnant traité du moine bulgare Xrabr *Des lettres [O pis'menex]*, écrit à la fin du même siècle. On s'explique difficilement, à première vue, la quasi-absence de mention des deux frères dans les sources byzantines. Aucune trace non plus des trois missions accomplies chez les « Sarrasins », chez les Khazars et chez les Moraves. Le seul texte qui mentionne Constantin et Méthode est la *Vita* de Clément d'Okhride, texte grec appelé aussi *La légende bulgare*, écrit à la fin du XI^e siècle par l'archevêque d'Okhride Théophilacte. Ce silence est d'autant plus étrange que Constantin, proche de l'empereur Michel III et du patriarche Photius, exerçait des fonctions importantes à Byzance. En 867, par exemple, soit

quatre ans après le départ des frères, Photius rédige une encyclique sur la diffusion de la foi. Le texte ne contient pas un mot sur les frères. On trouve cependant une mention de Constantin dans la lettre (publiée en 1892) d'Anastase le Bibliothécaire au pape Adrien II. Autre question : Rostislav avait demandé un évêque. Or Constantin n'était que prêtre et Méthode n'était « que » moine. Autrement dit, aucun des deux n'avait la dignité nécessaire pour ordonner de nouveaux prêtres. Il semble bien que Photius n'ait été d'aucun secours face aux entreprises malveillantes du clergé allemand. Les textes latins, en revanche, livrent des témoignages importants sur les deux frères, en particulier les bulles des papes Jean VIII (872-882) et Stéphane V (885-891), une lettre de l'archevêque de Salzbourg Theotmar au pape Jean IX, ainsi que la lettre de dénonciation écrite au pape en 871 par le clergé allemand.

Né en 815, mort en 885, Méthode (son prénom dans le siècle était sans doute Michel), était de quatorze ans l'aîné de Constantin (827-869). On sait de Méthode qu'il exerça les fonctions d'archonte pendant dix ans dans une province slave. Constantin, quant à lui, après de brillantes études, reçoit la charge de bibliothécaire du patriarche Ignace à Sainte-Sophie. Le milieu du IX^e siècle marque une période de stabilisation, après la longue querelle des Iconoclastes et la restauration de l'iconodolie en 843. Cette période coïncide avec la restauration de l'université. Là se situe un passage mystérieux de la vie de Constantin. Peu après sa nomination, il quitte secrètement Constantinople. On ne le retrouvera que six mois plus tard dans un monastère d'Asie mineure. Il n'accepte de rentrer que pour enseigner la philosophie. C'est alors qu'il reçoit le nom de Philosophe. La *Vita* situe à cette époque sa *disputatio* avec l'ancien patriarche Jean VII le Grammaire, qui avait été destitué pour iconoclasme. Après une retraite de cinq années sur le mont Olympe, Constantin accomplit sa mission chez les Khazars. C'est à cette occasion que Constantin « retrouve » les reliques du pape martyr saint Clément. L'« invention » de ces reliques et leur transport à Rome semblent avoir joué un rôle capital dans l'accueil solennel réservé aux frères par le pape Adrien II, comme l'attestent les fresques qui illustrent l'événement. Pourtant, Adrien II ne paraissait pas pressé d'élever Constantin à la dignité épiscopale. Celui-ci, gravement malade, prit l'habit et s'éteignit le 14 février 869. Sa dépouille se trouve à l'église Saint-Clément. Ce fut donc le survivant, Méthode, qui bénéficiera de la chirotonie initialement destinée à son cadet.

L'A. relate ensuite la poursuite de la mission par Méthode, le retour en Pannonie, l'élévation à la dignité d'archevêque, les mésaventures de Méthode consécutives à l'éviction de Rostislav, son procès, ses trois années de prison, puis l'avènement de Jean VIII (872) et la libération de Méthode l'année suivante. En 880, Méthode, en butte à l'hostilité de Sviatopolk, dut revenir à Rome pour se justifier. Jean VIII le confirme alors dans sa dignité d'archevêque. Il meurt en 885. On ne connaît pas sa tombe.

Plusieurs rescapés du véritable culturocide qui dispersa les clercs slaves arrivèrent en Bulgarie après un passage par la Serbie. Le roi Boris, qui préparait secrètement l'affranchissement de la tutelle ecclésiastique exercée par Byzance, les « cacha » loin de sa capitale, sur sa frontière sud-ouest, entre le lac d'Okhride et l'Adriatique. C'est là que Clément traduisit et fit traduire, de 886 à 893, les

textes essentiels de la Bible écrits en glagolite. Preslav prit ensuite la relève, sous l'autorité de Naum et du jeune disciple Constantin Preslavskij. C'est lui que l'A. désigne comme l'un des créateurs possibles de l'alphabet cyrillique. L'année 893 voit l'avènement de Siméon, le troisième fils de Boris. L'Eglise bulgare proclame l'autocéphalie et déclare le vieux-slave langue officielle de l'Etat et de l'Eglise. En France, il faut attendre 1539 pour que François I^{er}, prince protecteur des arts et des lettres comme l'était Siméon, prescrive que les jugements des tribunaux seraient désormais rédigés en français. Encore n'était-il pas question pour l'ordonnance de Villers-Cotterêts de toucher au monopole du latin dans la sphère religieuse.

Le chapitre III fait le point sur l'existence de systèmes d'écriture chez les Slaves avant Constantin et Méthode. Au terme d'une enquête qui convoque les témoignages des étrangers (arabes, allemands), les données archéologiques (poteries, coupes de divination, inscriptions diverses), l'existence des traités bilingues signés avec Byzance (en 944, par exemple, entre Igor et Byzance), l'A. conclut à l'existence d'un système lâche, approximatif de notation des sons slaves au moyen de lettres qui devaient être des lettres grecques complétées par d'autres signes. L'A. s'appuie pour ce dernier point sur le texte du moine bulgare Xrabr. On lira avec intérêt son analyse personnelle du fameux passage de la *Vita* de Constantin, celui qui fit couler tant d'encre, où il est dit que le savant, à Chersonèse, prit connaissance d'un livre écrit « ruskimi pis'menami » [avec des lettres russes]. Il paraît évident qu'il ne peut s'agir, comme l'ont prétendu les historiens soviétiques sous le stalinisme, de lettres « russes » : que voulait dire *russkij* à l'époque ? Le mot *Rusy* (gr. Ρώς), même au X^e siècle, ne réfère pas aux Slaves orientaux. Les Arabes l'emploient, par exemple, pour désigner les Alains. Les auteurs grecs parlent, jusqu'à la fin du X^e siècle, de Scythes ou de Tauroscytes. On a donc affaire à une permutation de lettres (sans doute intentionnelle et postérieure) de l'adjectif *surskij*, soit « syriaque ». Or Constantin connaissait plusieurs langues sémitiques : hébreu, samaritain, et, effectivement, syriaque. La *Vita* rapporte d'ailleurs que Constantin ne comprit pas immédiatement « le sens de ce langage ». Aucun texte slave n'aurait embarrassé Constantin. Le texte fait d'autre part allusion à la distinction entre consonnes et voyelles ; ce détail signale une langue sémitique, dans laquelle les voyelles ne sont pas notées. Ce passage de la *Vita* de Constantin occupe donc une place de choix dans la pittoresque galerie des épisodes (appelons-les des « lieux de mythes ») qui traversent toute l'histoire russe, et où se concentre le mythe de la fondation. La permutation « syriaque —> russe » se retrouve utilisée beaucoup plus tard, au XIV^e siècle, c'est-à-dire au moment de la « Renaissance » russe, dans le curieux texte intitulé *Le dit de l'écriture russe* [Skazanie o russkoj gramote]. On y découvre que le patriotisme russe (slave) tend à retirer la paternité de l'alphabet au Grec Constantin pour en faire une révélation faite par Dieu à un « Russe » : « Or l'écriture russe fut donnée par Dieu en Chersonèse à un Russe, et c'est elle qu'apprit Constantin le Philosophe » [A gramota ruskaja javilas ; Bogom dana v Korsinu rusinu, ot nee že naučisja filosof Kostjantin]. Autrement dit, le Grec Cyrille n'est qu'un transmetteur, non un créateur. L'idée fut reprise et développée au XIX^e siècle par V.I. Lamanskij. L'histoire du *Livre de Vles*, après 1945, va dans le même sens.

Quel alphabet ont inventé Constantin et son frère : la glagolite ou le cyrillique ? Il n'y a pas encore, quoi qu'on dise, unanimité sur ce point. Nikolaj Dur-novo (dont les thèses auraient mérité d'être discutées ici), en 1929, proposait de voir dans l'alphabet cyrillique l'écriture apportée en Grande-Moravie par Cyrille. Selon lui, l'alphabet utilisé aujourd'hui était « cyrillique » dans tous les sens du terme, et non seulement dans un emploi « honorifique ». Viktor Istrin aboutit à la même conclusion. L'A. argumente vigoureusement, au contraire, en faveur de l'antériorité de la glagolite et examine les différentes sources de cet alphabet qui ont été proposées par les philologues. Les candidats au rôle de modèle ont été tour à tour les alphabets cyrillique, runique, phénicien, hébreu, samaritain, éthiopien, khazar, arabe, albanais, vieux-persan, avestique, géorgien, copte, latin, gotique, cunéiforme, cypriote ; ont été invoqués aussi des signes magiques, cabalistiques, astronomiques, médicaux. A la fin des années quarante du siècle dernier (le XX^e !), deux savants, G. Černoxvostov et E. Georgiev ont conclu que la glagolite était d'abord l'œuvre d'un chrétien, formée à l'aide des trois symboles fondamentaux du christianisme que sont la croix, le triangle et le cercle. L'A. ajoute que le séjour de Constantin dans la bibliothèque du patriarche l'a nécessairement familiarisé avec plusieurs autres modèles d'écriture. La comparaison fait apparaître une ressemblance assez frappante avec les caractères éthiopiens. Signalons pour notre part l'intéressante observation de Nikolaj Troubetzkoy qui, dans sa grammaire du vieux slave (*Altkirchenslavische Grammatik*, 2^e éd., Graz-Wien-Köln, 1968, p. 32), évoque la parenté entre plusieurs lettres glagolitiques (*g, d, l, n, f, x, omega*) et les lettres grecques ; quant aux lettres *š* et *c* ([ts]), qui ont la même forme dans les deux alphabets slaves, elles semblent bien empruntées respectivement au shin et au tsade de l'hébreu. La glagolite paraît donc bien avoir été un alphabet « missionnaire », créé de même que les autres alphabets de missions (le géorgien, l'arménien) par un homme seul qui s'appuyait sur l'expérience de ses prédécesseurs. Quant au nom lui-même de « glagolite » [glagolica], il est tardif.

Nous passerons plus rapidement sur le chapitre IV consacré à la naissance de la littérature russe. Retenons que l'A. indique bien que l'apparition de cette langue normée que fut le vieux-slave est l'œuvre de deux hommes, comme l'arménien est celle de Mesrop Maštoc [Machtots], le gotique d'Ulfila, l'allemand biblique de Lütther. L'A. insiste aussi sur le fait que les textes vieux-slaves, traductions du grec, s'adressaient à un public privé du fonds culturel nécessaire pour comprendre toute sa richesse. C'est pourquoi les traductions vieux-slaves se caractérisent par leur aperception littérale et appauvrie des textes grecs, ainsi que par le choix quasi exclusif de textes religieux et parénétiques.

Le chapitre V nous introduit dans le scriptorium des copistes. Il s'agit d'une leçon vivante sur l'art du manuscrit, depuis son support (le parchemin), jusqu'au tracé des lettres et à la composition de l'encre, en passant par le pliage en quatre (d'où le nom de *cahiers* ou *tetradî*, du grec *tetras*) et la reliure. L'A. expose les règles de l'écriture décorative russe, la *vjaz'* [de la racine « lier » : le mot est parfois rendu par *ligature* ; mais il s'agit ici de la ligature de toutes les lettres, et non de quelques-unes, comme dans la typographie française], écriture ornementale qui correspond au « gothique » allemand. Il est intéressant de voir que les copistes qui travaillaient loin des grands centres urbains donnaient plus

volontiers libre cours à leur fantaisie. Un trait caractéristique des copistes russes, par exemple, fut d'ajouter des motifs animaux aux motifs végétaux légués par la tradition byzantine : un œil apparaît au milieu d'un pistil, transformant une fleur en oiseau.

Le dernier chapitre raconte l'histoire du *Livre de Vles*, fabriqué vraisemblablement après la Seconde Guerre mondiale. L'étude des faux doit impérativement retenir l'attention de l'historien des idées et du civilisationniste, parce que le faux est toujours le miroir grossissant d'un fait social. En l'occurrence, ce faux a servi à Ju.M. Miroljubov à étayer ses conceptions sur l'ancienneté de la culture slave : « Les Slavo-Russes sont les hommes les plus anciens sur la Terre », conclut-il. Trediakovskij, au milieu du XVIII^e siècle, disait la même chose. En médecine comme en histoire, on sait toujours où tend le procès intenté à la science « officielle ». Le discours est toujours le même et répète deux ou trois idées fausses ou invérifiables sur le « complot » des spécialistes. Un faux n'est jamais gratuit et la question qu'il pose est toujours : « A qui profite-t-il ? » En ce sens, l'ouvrage d'Elena Uxanova est non seulement utile, il est salubre.

Jean Breuillard
Université Paris 4 Sorbonne